

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue de las Cámaras n. 34.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

MONTEVIDEO.

19 Avril 1844.

La lettre suivante a été adressée à M. Thiébaud, colonel de la Deuxième Légion de Garde Nationale.

Ligne de Fortifications, 12 avril 1844.

"L'armée sous mes ordres qui a toujours rendu la plus éclatante justice au mérite de mes dignes compagnons d'armes qui composaient l'ex-Légion des Volontaires, avec lesquels les unissaient les liens de la loyauté et de la valeur, a vu avec un indicible enthousiasme qu'ils ont accepté la Nationalité Orientale, et accomplissant le devoir bien doux de transmettre l'expression de ces nobles sentiments aux nouveaux concitoyens. J'ai ordonné qu'une députation composée du général Bauza, deux colonels, quatre lieutenants-colonels, et des officiers que l'accompagnent, se rende auprès de M. le colonel pour lui exprimer verbalement les nobles sentiments qui animent l'armée et le prier de vouloir bien les faire connaître à nos braves camarades de l'ex-Légion des Volontaires."

Le général,

JOSE MARIA PAZ.

La députation annoncée par le général s'est présentée hier chez le colonel à 5 heures et a été reçue par le colonel, le lieutenant-colonel, le major, les commandants Pelabert et Jaubert, que le hasard réunissait; car la lettre d'avis étant arrivée à 4 heures et demie, le co-

lonel n'a pas eu le temps de prévenir MM. les officiers. Le général Bauza s'est exprimé en ces termes. "Je me félicite avec les braves camarades qui m'accompagnent de l'honneur qui nous a été accordé pour venir vous féliciter et vous exprimer au nom de l'armée de la capitale les sentiments d'admiration que lui inspirent la généreuse conduite de nos vaillants compagnons de l'ex-Légion des Volontaires."

Le colonel ayant pris la parole s'est exprimé ainsi:

"Au nom de mes braves camarades de l'ex-Légion des Volontaires, je vous remercie, M. le général, des nobles sentiments que vous venez d'exprimer au nom d'un général illustre et de sa brave armée; conséquents avec notre première résolution, nous en subissons tous les conséquences, nous avons résisté aux injonctions du gouvernement de la France non par insoumission, mais parce qu'elles sont injustes et que mieux informés nous espérons et attendons que le gouvernement et la France nous rendront enfin justice, duresse M. le général, les cœurs généreux se comprennent et s'entendent, et en nous unissant aux braves Orientaux nous n'avons fait que céder à nos sympathies."

Mr. Melchor Pacheco y Obes.

Ligne de Fortification, 18 avril 1844.

Mon cher Mr. les ennemis avaient occupé aujourd'hui avec une force considérable la Quinta de Muñoz et autres points contigus. Quand nos éclaireurs de la gauche se sont présentés ils ont été chargés à l'improviste; mais soutenus immédiatement par leur réserve composée du

—Je n'ignore pas que vous avez des espions aux Tuileries.

—Comme vous en avez à la Malmaison, sire, et s'ils ont rempli leur devoir ils ont dû vous dire mes souffrances pendant votre longue absence, et pourtant vous n'êtes pas venu; mais c'est de vous qu'il s'agit et non de moi. Des choses plus graves que celles que vous m'avez confiées vous préoccupent et vous tourmentent... Dites-les moi, sire. Je ne suis plus votre épouse, je le sais, mais je suis toujours votre amie... Parlez moi comme vous l'avez fait quelquefois au temps où j'avais le droit de vous interroger. Voyons, Bonaparte, dis-moi ce que tu as?

Ces mots auxquels il n'avait jamais su résister produisirent sur lui un effet électrique. Il me prit les mains et s'écria avec désespoir: "Joséphine, l'impératrice Marie-Louise ne me donnera pas d'enfant!"

Étourdie à cette révélation soudaine, je lui en demandais l'explication du regard, lorsqu'il reprit: "Le terme de sa délivrance est déjà passé. Les médecins craignent un accident: ils assurent qu'elle est en danger de perdre la vie, et que l'enfant qu'elle mettra au monde ne saurait naître viable."

bataillon N.° 6, il s'est engagé un combat dans lequel l'escadron Sosa, quoique démonté, a pris part et s'est battu avec une bravoure égale à celle de notre infanterie. La guerrille Venganza s'est vaillamment comportée. L'ennemi enfin a été délogé de toutes parts et poursuivi avec une perte de 50 hommes au moins, parmi lesquels un officier de considération, qui a été porté avec grand soin. De notre côté je sais que nous n'avons jusqu'à présent que deux morts et quelques blessés. Les rapports que je n'ai pas reçu encore, m'instruiront exactement sur les hommes qui nous manquent, mais je puis avancer qu'aucun officier n'a été blessé, excepté un légèrement.

Je suis votre très affectueux serviteur et ami:—

JOSE MARIA PAZ.

(Nacional.)

Il paraît que le fameux ex-consul de Portugal Léonard de Souza Leite est arrivé dans ce port sur le *Támega*. Il a dit à son départ, que c'est parce qu'il ne peut souffrir Buenos Ayres et qu'il veut respirer un peu l'air de Montevideo. Nous croyons plutôt que, comme à Buenos Ayres on ne peut bavarder sans mesure et s'ingérer en tout, à l'exception de ce que Rosas permet, Leite a laissé cette ville par dégoût; son esprit resté inquiet ne lui permet pas autre chose. Mais la faveur que Rosas lui dispense pour les services qu'il lui a rendus en conspirant dans cette ville, où doit arriver bientôt le chef portugais qui lui apportera la réprobation du gouvernement de S. M. la Reine de Portugal, rend plus que probable qu'il vient avec quelque plan de conspiration. Nous recommandons au gouvernement de veiller, et même d'empêcher toute communication entre la terre et le navire où se trouve Leite: ce n'est pas tant pour le mal que peut nous faire ce fou récalcitrant, mais pour sauver quelques malheureux qui pourraient être victimes de ses sourdes et coupables intrigues.

(Idem.)

C'est avec un indicible plaisir que nous avons vu dans votre numéro 1561 du *Constitucional* à la date du 17 cou-

Cette nouvelle m'accabla, car je voyais l'empereur écarté par cette pensée. Je repassai dans mon esprit tout ce que ce désir d'avoir un héritier m'avait coûté de larmes et à lui de souffrances, et malgré moi, à le voir si malheureux, de nouveaux pleurs vinrent mouiller mes paupières; ses yeux étaient humides aussi; il me serra dans ses bras convulsivement, et passant à plusieurs reprises la main sur son large front comme pour en chasser une pensée, il me dit: "Pardonne, Joséphine, c'est le dernier regret que je donne à l'enfant que j'espérais... Eugène est déjà mon fils; puisque la destinée, puisque le ciel le commande, il sera mon héritier."

Je crus avoir mal entendu, et je me fis répéter ces paroles. Mais le bonheur que me donnait cette déclaration passait tellement mes espérances, que je ne pouvais y croire, et, dans ma crainte folle, j'étais la première à lui montrer les obstacles qui s'opposaient à ce projet. L'Empereur avait repris tout son calme, et comme un homme habitué à tirer le plus grand parti des événements lorsqu'il était forcé de s'y soumettre, il me dit ces paroles qui sont gravées dans mon cœur:

—Je n'ai privé Eugène du trône qu'avec regret, ma

PREUILLETON.

SOUVENIRS DE L'EMPIRE.

La naissance du roi de Rome annoncée à l'impératrice Joséphine.

(Suite.)

A ces mots, il me regarda fièrement et presque avec coïté, et il me dit: Vous vous mêlez donc toujours de la politique?

—Oui, lorsqu'elle concerne la personne de votre majesté, et je la juge toujours avec mon instinct de femme.

—Cette fois vous vous serez trompée, je l'espère, car cette mesure servira plutôt à prévenir qu'à réprimer les tentatives de quelques mécontents.

—N'importe, sire; si j'avais été près de vous, vous n'auriez pas fait cet acte de faiblesse.

—C'est possible, dit-il après un long silence.

—Mais, ajoutai-je, ces craintes, ces soupçons ne sont pas les seules causes de l'inquiétude à laquelle vous êtes en proie depuis quelque temps, je le sais, quoique depuis trois mois je n'aie pas vu votre majesté.

rant le dévouement patriotique et l'entier désintéressement de notre vaillant général Bausa en faveur de la cause qui est devenue commune pour tout homme qui aime la liberté du pays qui la vu naître ; les antécédents honorables de ce brave général, sont assez connus, pour que nous nous abstenions de les reproduire, aussi nous contenterions nous de le signaler à la reconnaissance non seulement de la République Orientale, mais encore à nos nouveaux frères orientaux, honneur, et mille fois honneur, à ce dévouement patriotique, dont les exemples sont rares, et qui ne peuvent être effectués que par un cœur vraiment patriote ; plus tard nous ne pouvons en douter la patrie reconnaissante, saura apprécier à sa juste valeur les sacrifices de ses enfants, et les entourant de sa protection, les mettra à même de l'aider jusqu'à l'extermination des barbares qui désolent ces belles contrées.

Ancien soldat de la liberté, le général Bausa, sut sacrifier sa vie pour sa patrie, que peut-on désirer de plus ? Je son patriotisme, prêt encore à combattre les ennemis, non seulement il offre son sang, mais il abandonne tous ses intérêts, jusqu'au patrimoine de ses fils, pour contribuer à sauver l'indépendance nationale, menacée perfidement par le tyran de Buenos Ayres.

Cet offre généreuse, et qui n'appartient qu'à un cœur, je le repète, vraiment patriotique, fera époque dans notre histoire, et toujours les siècles futurs se rappelleront avec orgueil de ces hommes, qui surent verser leur sang, et sacrifier leur fortune pour sauver leur mère patrie.

(Constitutionnel.)

Le bruit s'est généralement répandu que Maza (Violon) colonel des egorgeurs a été blessé dans la guérilla d'hier, d'une balle dans la poitrine.

On nous apprend qu'un officier d'Orléans s'est passé, et présente aujourd'hui à la ligne.

(Constitutionnel.)

FRANCE.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

PRESIDENCE DE M. SAUZET.

Séance du 15 janvier.

(Suite.)

M. BERRIER.

Et, en effet, quelle est notre situation depuis treize ans ? Que s'est-il passé en 1830 ? Est-ce donc un changement

politique l'exigeait alors, maintenant elle est satisfaite. La fille des Césars est venue dans mon palais, la France entière a vu que j'ai sacrifié mes affections les plus chères au désir de fonder une descendance directe ; l'Europe suit qu'un traité de famille m'unit à l'Autriche ; en un mot, ce mariage, dans les circonstances qui se sont ligées contre la naissance d'un héritier, m'a donné tout ce qu'on en pouvait attendre. J'ai même renoncé à l'idée d'avoir jamais un fils, puisqu'il me reste celui de Joséphine : dès que la paix régnera en Europe, Eugène fera son apprentissage royal auprès de moi. Je l'associerai tout de suite à l'empire. Alors la dictature de l'Empereur finira et le régime constitutionnel de notre fils commencera. Paris sera la capitale du monde, et les Français exciteront l'envie des nations.

Vous comprenez, mon cher comte, continua Joséphine, le bonheur que ces paroles portèrent dans mon âme. J'embrassais Bonaparte, je pressais ses mains, je le remerciais, je parlais, je pleurais, je riais tout à la fois, enfin j'étais folle de joie.

Et Joséphine me dit alors tous les motifs qu'elle avait de croire à la réalité de ce projet, toutes ses espérances, tous ses rêves d'avenir ; mais je ne l'écoutais plus, je réfléchissais à la situation dans laquelle m'avait mis l'Empereur, que j'étais presque tenté d'accuser de m'avoir tendu un piège. Je ne savais que fuir, je n'osais ni parler

de personnes, ou une révolution de principes ? Oui, un grand principe politique a été victorieux d'autres principes. La lutte n'était pas nouvelle, messieurs. Depuis cinquante années, bien des gouvernements se sont succédés en France ; bien des principes, bases de gouvernements, ont été invoqués tour à tour ; bien des hommes se sont consciencieusement, honnêtement, loyalement, sincèrement, dans l'intérêt du pays, attachés à tel ou tel principe politique qui a dominé tour à tour sur la France.

En 1830, messieurs, ces hommes de bonne foi, ces hommes persévérants dans une voie politique, ils étaient debout, ils étaient en face les uns les autres.

Je sais bien qu'il y avait là aussi les hommes du gouvernement de fait ; je sais bien qu'à côté des hommes de principes, il y avait les hommes qui n'en ont pas, les hommes dont le propre est de n'avoir aucune foi politique, les hommes dont le caractère est de dédaigner les droits ; les hommes pour qui les gouvernements sont parce qu'ils sont, parce qu'ils peuvent être tout ce qu'ils peuvent être ; les hommes enfin qui conduisent tous les gouvernements à quelque tyrannie. Ce n'est pas avec eux que je discute, mais avec les hommes de principe. (Très bien ! très bien !)

Qu'avez-vous fait, qu'avez-vous entendu, qu'avons-nous compris le jour où, en vertu de la souveraineté nationale, vous avez constitué le gouvernement nouveau, le jour où vous avez délégué cette souveraineté, le jour où vous avez voulu donner au pays la réalité du gouvernement des majorités ?

Eh bien ! ce jour-là, messieurs, nous, les partis vaincus, nous avons compris que nous pouvions rester au milieu de vous. (Agitation.)

M. Feuille de Chauvin. — Je demande la parole.

M. Berryer. — Nous avons cru à la liberté telle que vous l'avez proclamée ; nous avons pensé que, dussions-nous rester à jamais sur les bords étroits d'une minorité, nous pouvions garder au milieu de vous nos convictions, notre foi politique, et entrer avec nos principes dans la discussion et dans l'examen des affaires du pays. C'est sur la foi de la liberté que vous avez proclamé, du principe de gouvernement que vous avez posé, d'où depuis 1830 tout découle ; que depuis treize ans nous restons au milieu de vous.

Nous, messieurs, en particulier, qui sommes demeurés dans les chambres, nous ne nous étions attachés à un principe politique que parce que nous étions profondément convaincus que ce principe était utile, nécessaire pour le développement intérieur de toutes les forces de la France, pour sa situation libre, grande et forte au milieu de l'Europe telle qu'elle est. Voilà la source de notre attachement à un principe politique : nous n'avons pas cru qu'après cette révolution nous dussions quitter le pays auquel nous sommes attachés, où nous sommes nés comme vous, où

ni me taire, et le temps s'écoulait. C'était la seconde fois que je me trouvais dans cette situation vis à vis d'elle. La première fois c'était à l'époque où le prince Eugène m'avait prié de l'accompagner chez sa mère pour lui annoncer les projets de divorce, et où elle m'accueillait en me parlant de la répugnance que de pareils actes inspiraient à l'Empereur. La seconde, j'étais porteur d'une nouvelle qui allait briser toutes les espérances dont elle m'entretenait avec tant de bonheur. Au milieu de son effusion, Joséphine me dit : « Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure que j'étais heureuse, car, avant tout, je vois dans ce projet de Bonaparte la preuve certaine de son affection sincère pour moi et pour mes enfants, et cette marque de tendresse suffit à mon cœur pour le rendre éternellement reconnaissant. »

— Oh ! vous avez raison, madame, m'écriai-je, cherchant à la prendre par son propre raisonnement ; car si les circonstances sont plus fortes que la volonté de l'Empereur, il vous restera du moins le souvenir du dévouement le plus absolu de la part de celui que vous n'avez cessé d'aimer, et si Marie-Louise donnait un fils à Napoléon...

— Que dites-vous ?... Quoi, vous croyez que cet événement pourrait me l'appeler encore ?... Quoi, lorsque je l'ai retrouvé, lorsqu'il revient à moi et que de nouveaux liens se forment entre nous, la naissance d'un enfant viendrait encore nous séparer et priver la mère d'un trône qui lui

nous parlons comme vous, où nous avons dans le cœur les mêmes sentiments que vous. (Sensation.) Nous y sommes demeurés, et, dans toutes les questions qui ont touché à nos libertés, à la dignité du pays, à sa position, au rôle qu'il pouvait jouer vis à vis des autres nations de l'Europe, nous avons parlé, et je ne crois pas que nous ayons trahi les pensées des hommes les plus dévoués à la dignité, à la grandeur de la cause nationale. (Approbation sur plusieurs bancs.)

Où, sans doute, nous avons défendu le gouvernement de la restauration. Et pourquoi ? parce que nous ne l'avions pas jugé comme vous ; beaucoup d'entre nous ne l'avaient pas servi ; mais si nous avions pensé de la nature, du caractère et de l'origine de ce gouvernement ce qu'en ont pensé beaucoup de ceux qui l'accusent, nous rougirions à jamais de l'avoir servi un seul jour. (Mouvement.)

Notre action incessante a été d'appeler tous nos amis politiques, tous les hommes de notre parti à prendre la même résolution que nous ; nous avons compris qu'un grand parti, qu'un parti qui a des racines profondes dans le pays... (Vives dénégations.) Permettez, je parle ici de la situation des hommes, et je dis qu'un parti qui compte dans son sein des hommes qui ont eu une situation grande, large, forte dans le pays, un tel parti, qui peut employer au bien public l'éducation et les loisirs que la fortune donne, dans notre opinion, ne devait pas plus émigrer à l'intérieur qu'au dehors, et nous l'avons conjuré, et nous avons agi incessamment pour le supplier de prendre la position que, sur la foi du pacte de 1830, nous avions cru devoir prendre avec honneur au milieu de vous, de se mêler aux affaires publiques, de se préoccuper des intérêts de la nation, de discuter les lois, de les améliorer, de travailler aux réformes utiles. Voilà, messieurs, le rôle auquel nous avions conviés, par des efforts incessants, nos amis politiques.

Ce n'est pas tout.

Messieurs, quand des événements ont éclaté dans le monde par la force et par la violence, il est tout naturel que les vaincus songent à employer les mêmes moyens. En d'autres termes, le recours à la force a été presque toujours la raison du monde ; nous sommes en un temps, messieurs, dans un pays qui, après ce labour de tant de révolutions successives, a compris qu'il y avait autre chose que les luttes à main armée, et que les luttes de l'intelligence pourraient conduire un pays à de bonnes, de solides et sérieuses solutions.

Il n'est pas aisé de persuader à un Français qu'il faut douter de l'épée ; nous cependant, persévéramment, nous avons travaillé à déraciner toute pensée de recours à la force, à de mauvais complots (murmures et dénégations ironiques.) Ne riez pas, messieurs, ne riez pas de ce qui, dans d'autres temps, a tant affligé le pays ; ne provoquez

fut si solennellement promis ?... Oh ! cela ne sera pas, ce serait essayer trop de malheurs !... Oh ! si cela est, ajoutez-elle d'un air égaré, qu'on me le cache du moins, qu'on ne me le dise pas ; je ne veux rien savoir, rien ; car je n'ai plus de courage pour la souffrance, et je veux mourir avec mon illusion.

Ces derniers mots firent expirer sur mes lèvres la nouvelle que j'allais lui annoncer. Dans son trouble, elle ne remarquait pas le mien, et tous deux dans un morne silence, nous nous livrions à nos pensées ; mais la porte s'ouvrit, une dame passa rapidement devant moi, fut auprès de Joséphine, et lui dit quelques mots à voix basse. Joséphine poussa un cri, et, me regardant avec colère, s'écria : Ah ! vous le saviez, vous le saviez, et vous vous êtes joué de moi.

— Moi, Madame ; que veut dire votre majesté ?

— Marie-Louise est accouchée d'un fils, on me l'apprend à l'instant. Vous le saviez, vous dis-je et vous me l'avez caché ; et vous avez complaisamment écouté le récit de mon espérance que votre silence encourageait, quand vous saviez qu'un seul mot allait la détruire... Ah ! c'est mal, Monsieur le comte ; ce n'est pas le rôle d'un ami.

Elle continua à se plaindre tantôt de ma conduite, tantôt de la fatalité qui s'attachait à son existence ; je supportai ses reproches, je la laissai calmer sa douleur ; ensuite je lui fis part des ordres que j'avais reçus et exé-

pas, par des dédains, des malheurs qui pourraient renaitre. (Agitation.) N'insultez pas ceux qui se sont efforcés légalement de terminer de tels maux de leur pays, ceux qui se sont réjouis le jour où l'un des noms les plus glorieux de l'humanité, le jour, dis-je, où un de ces noms est venu s'asseoir dans cette enceinte.

Nous avons été satisfaits, et ce n'est pas, messieurs, un vain rôle que nous avons joué; ce n'est pas un masque légal (rumeurs diverses), dont nous avons voulu couvrir des projets qui pouvaient être coupables. Non, non, nous avons été sincères, nous avons été loyaux, persévérants; nous le serons encore. Et, messieurs, c'est avec ces sentiments qui sont, qui ont été, et qui seront toujours les nôtres, que nous sommes allés en Angleterre... (Exclamations au centre.) Comme nous étions allés à d'autres époques depuis quatorze ans soit en Ecosse, soit à Prague, soit à Goritz, soit en d'autres lieux... (Rumeurs.)

Messieurs, pourquoi le voyage d'Angleterre a-t-il un autre caractère à vos yeux que les voyages qui ont eu lieu précédemment auprès des princes exilés? C'est le concours plus nombreux des personnes qui s'y sont rendus. Dans ce pays de grande liberté, de grande publicité, chacun s'est trouvé plus aisément persuadé qu'en s'y rendant il ne pouvait pas être accusé d'entrer dans des manœuvres secrètes, dans des machinations ténébreuses. (Mouvement.)

Quel est ce pays? Celui peut-être de l'Europe qui peut le plus systématiquement être étroitement lié à la politique du nouveau gouvernement en France; ceux qui se rendaient en Angleterre échappaient du moins à ces vieilles suspensions de pacte, d'intelligence avec l'étranger, de provocation à l'invasion de la France par l'étranger.

Ici je vous en conjure, je vous demande par grâce de nous accorder cet honneur d'avoir une suffisante intelligence, une suffisante appréciation des choses qui se passent dans notre pays et de tout ce qui peut s'y accomplir, pour n'avoir pas à répondre à l'accusation d'avoir été en Angleterre dans le but de faire je ne sais quelle inutile et puérile intronisation, quelle sorte de déclaration d'avènement, quelle sorte de parodie de couronnement au fond d'un salon, dans une place de Londres.

Parlerai-je de ce qu'on a dit? que des hommes sérieux avaient été présenter une chambre des pairs composée d'un pair, ou une chambre des députés composée de deux députés. Ce n'est pas là ce qui s'est passé à Londres: ce qui s'y est passé, le voici: Oui, nous avons été à Londres avec un sentiment auquel nous demeurons fermement attachés; d'abord porter des hommages à l'héritier de cette longue suite de rois. (Mouvement. Voix au centre: Héritier!), descendant, si vous voulez, qui ont précédé si longtemps aux destinées de la France, et sous lesquels la France

cutés bien malgré moi, et je terminai en lui disant: Au milieu de l'ivresse générale que l'Empereur a bien été forcé de partager, et comme père, et comme chef de l'Etat, il a pensé à la douleur que cet événement pourrait causer à votre majesté, et son premier soin a été de m'envoyer vers elle pour la préparer à cette nouvelle. Que pouvait-il de plus? Il est de ces grandes circonstances qui viennent d'en haut, devant lesquelles les rois eux-mêmes sont forcés de courber la tête. La sincérité et la conviction de l'Empereur ont éclaté dans ces paroles que la cour a eu peine à interpréter, et dont nous seuls connaissons le motif peut-être: *Ne pensez qu'à la mère*, a-t-il dit, quand les médecins sont venus lui annoncer le danger de l'Impératrice et de l'enfant qui allait naître. Madame, il y a une main plus puissante que celle de Napoléon: c'est celle qui s'étend sur les peuples et les rois, il faut s'y soumettre.

—Et cette main m'accablait donc toujours?... Mais qu'ai-je fait pour mériter tant de douleurs?... Pourquoi aussi est-il venu me donner un espoir que je ne lui demandais pas, lui... J'étais bien malheureuse avant, mais, du moins, j'étais résignée....

—Madame, vous ne pouvez blâmer l'Empereur d'avoir cédé à la tendresse qu'il vous porte, en vous montrant dans l'avenir un bonheur probable pour vous deux. Madame, rappelez-vous les paroles que vous me disiez tout

ce est devenue la première nation du monde, la plus avancée en civilisation, dominant le reste de la terre, moins encore par l'ascendant de sa force que par l'ascendant de son intelligence....

M. Saint Marc-Girardin. — Elle n'est pas déchue depuis 1789.

M. Berryer. — La France a marché; mais ne rejetez pas l'héritage de vos pères; ne vous dépouillez pas des souvenirs de la grandeur de la France; la France jouera toujours son rôle; mais la France ne doit pas oublier ce que les gouvernements anciens ont fait pour sa grandeur.

M. Dupin. — Nous venons d'inaugurer Molière aujourd'hui; donc nous n'oublions pas le passé! (Hilarité.)

M. Berryer. — Je ne vous accuse pas. (Nouveaux rires, murmures.) Vraiment, messieurs, aux rires qui dominent l'assemblée, malgré l'observation faite en l'honneur d'une des vieilles gloires de la France, qui n'avait pas besoin de moi adressée, je croirais que vous attachez bien peu d'importance au paroles du projet de l'adresse! (Les rires ironiques et les murmures recommencent.)

Messieurs, je devrais dire qu'en raison de ce sentiment qui semble animer la majorité qui est vis-à-vis de moi, je n'ai rien à répondre; que je dois la laisser parler, la laisser voter, que ses paroles ne me blessent pas, qu'elles me sont indifférentes. (A gauche. Très bien!)

Et en effet, si je n'avais pas besoin de protester, je m'arrêteraient ici, et je devrais m'arrêter. Puisque c'est si peu de chose pour vous que la position d'un collègue, de plusieurs collègues à qui vous adressez de telles paroles, ah! c'est bien peu pour nous que de telles paroles nous viennent de vous, et nous n'avons rien à répondre, rien à dire, rien à combattre.... (Applaudissements aux extrémités.) Je n'irai pas plus loin: je m'arrête....

(L'orateur quitte la tribune et regagne son banc. — (Vive agitation.)

(La suite au prochain numéro.)

INDIVIDUS QUE SOLICITAN PASAPORTE.

1a. Publicacion.

Dia 19.

Maria Fin,	Bs. Ayres.
Ernesto Billar,	Rio Grande.
Teresa Pina y 2 hijos menores,	Bs. Ayres.
Luis Probs,	Idem.
Reurroy de Geris,	Francia.
Carlos Rossi,	Bs. Aires.

à l'heure. «Je vois dans ce projet de Bonaparte la preuve certaine de son affection sincère pour moi et pour mes enfants, et cette marque de tendresse suffit à mon cœur pour le rendre éternellement reconnaissant.

Pale et immobile, Joséphine gardait le silence et comme à l'ordinaire ses pleurs répondant pour elle, car cette fois sa volonté se brisait contre celle de Dieu. Nous entendions du bruit dans l'antichambre. Un page entra et annonça un envoyé de l'Empereur. Je pris de nouveau la parole: «C'est celui qui vient vous annoncer officiellement la naissance du roi de Rome. Il est de votre dignité de le bien recevoir: l'Empereur le désire, et vous-même le voulez, madame.

—Oui, répondit-elle en se levant et s'échappant tout à coup ses larmes; cette infortune manquait à mon cœur pour les connaître toutes, mais mon cœur sera plus grand que mon infortune. Qu'on introduise l'envoyé de l'Empereur dans le salon de réception, que toute ma maison aille m'y attendre, je ne ferai pas attendre long-temps. Monsieur le comte, allez y aussi, vous rendrez compte à l'Empereur de ce qui va se passer.

A ces mots elle se rendit dans ses appartements, mais ne tarda pas à reparaitre dans la toilette la plus éclatante. La sérénité était sur son visage; elle marchait d'un pas ferme, et regut d'un air gracieux la lettre de l'Empereur que son aide de camp lui présenta. Après

Eduardo Gouland,	Idem.
Luis Capurro,	Idem.
Presentados.	
Josafa Noya,	Bs. Ayres.
Santiago Plane,	Idem.

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 19 avril.

De Buenos Aires, goelette anglaise Patrio.

Una barque al Oeste.

SORTIS.

Barque française Adela et Julia, pour Parnaguá.

Brick sardo Esperanza, pour idem.

Brick américain Whigs, pour Buenos Aires.

AVISO.

Estos salvages con tan buen humor y poca plata.

El domingo 21 en el cuartel de la Guerrilla Salvaje en el Cordón, para divertir al público en beneficio de la guerrilla Venganza.

Primero. Pasarán los salvages por un palo resbaloso y si no se agarran caerán al agua.

Segundo. Una burra bailará con cuatro cuerdas.

Tercero. Para los golosos naranjas mojadas.

Cuarto. Carreras de dos mujeres.

Quinto. Gran baile á toda orquesta.

Dando principio á las doce, por el precio de costumbre puerta franca.

AVISO.

D Juan Cruzeillas ha vendido una casilla que tenia en la calle de la Nueva Ciudad: el que tenga cuentas con dicho señor, ocurra en el término de tres dias a dicha casilla.

L'avoir lue à voix basse, elle se leva et dit d'une voix ferme:

—Monsieur, l'Empereur a un fils. L'Impératrice Marie-Louise vient de lui donner le jour. C'est un roi de Rome! Vive le roi de Rome.

Tout le monde répéta ce cri.

Joséphine reprit:

—Général, assurez l'Empereur que nulle part on n'aura ressenti de joie plus sincère qu'à la Malmaison. Je ne réponds pas à sa majesté; dans cette circonstance, je vais écrire à l'Impératrice.

Et aussitôt elle écrivit de sa main cette lettre, dont elle nous donna lecture, et que l'histoire a conservée comme un modèle de dévouement et d'héroïsme.

» Madame,

» Tant que vous n'avez été que la seconde épouse de l'Empereur, j'ai pu garder le silence avec votre majesté. Je crois pouvoir le rompre aujourd'hui que vous êtes devenue la mère de l'héritier de l'empire. Vous auriez cru difficilement à la sincérité de celle que vous regardiez comme une rivale; vous croirez aux félicitations d'une Française, car c'est un fils que vous avez donné à la France.

» JOSEPHINE.

—Eh bien, Monsieur le comte, me dit-elle tout bas, êtes-vous content?

—Je vous admire, répondis-je.

Ed. ALBOISE.

(Patrie.)

AVIS DIVERS

Le sieur Arrambide Antoine est prie de passer chez monsieur Champa sellier, rue Ituzaingo no. 86 et 88 pour y recevoir une lettre et d'autres informations dont on pourra lui donner connaissance.

AVISO:

Atencion! — Se ha perdido el jueves de la Semana Santa un sargillo de oro formando un tacito con un diamante al medio; el que lo hubiese encontrado se servirá entregarlo en la calle de los 33 núm. 23, en donde recibirá una gratificación.

Montevideo, Abril 13 de 1844.

OJO AL BARATILLO.

En la calle de Colon No. 127, se venden a los precios infinitos carbon y leña, como tambien grasa de superior calidad a nueve vintenes libra.

A VENDRE OU A LOUER.

Un Magasin situe calle del Sarandi numero 234, dans la maison de M. Pernin, en face de la Police.

S'adresser a M. Ponard principal locataire au numero 238.

AVIS.

PORTE FEUILLE PERDU.

Un porte feuille en maroquin rouge, contenant deux papelettes, des bons de la légion des Volontaires, a été perdu par un sous-officier de la légion. La personne qui l'a trouvé est priée de le rapporter à l'état-major.

Les papiers contenus dans ce porte feuille ne peuvent être d'aucune utilité a personne les démarches nécessaires ayant été faites a ce sujet.

A LOUER.

Dans la rue des Pecheurs, aujourd'hui des Trente Trois, une maison convenable pour un commerce de detail. S'adresser rue de las Piedras num. 69.

AVIS.

Le brick français le Soleil capitaine Martin, partira infalliblement pour Buenos Aires le 15 courant. Il pourra prendre quelques marchandises et des passagers, auxquels le capitaine promet un bon traitement. Les personnes qui souhaitent de profiter de cette occasion pourraient regler les termes du fêt ou du passage avec les consignataires, calle de Misiones numero 75, ou avec le capitaine a bord du dit navire.

Montevideo, le 6 avril 1844.

A VENDRE.

Pour cause de départ divers ustensiles de ménage, plus un comptoir, une armoire vitrée et deux bancs bons pour un billard. S'adresser rue du 25 mai numero 67.

AVISO.

Se vende una pulperia de poco capital en la calle de la Ciudadela, N.º 75, manzana num. 4 en la Ciudad Nueva en la primera esquina de material a la izquierda del mercado antes de llegar al Tambo, para tratar ocuren en la misma casa.

AVIS.

Monsieur Bosson est prie de passer dans la rue du 18 Juillet en sortant du marche No. 14 pour affaire qui l'interesse.

AVIS.



Les trois mats CELESTIN, capitaine Lacouture, appartenant au port de Bayonne, partira infalliblement pour Cette le 15 courant.

Le beau navire possède tous les emménagements et toutes les comodités que pourront désirer les passagers, auxquels le capitaine promet le meilleur traitement.

Les personnes qui souhaitent profiter de cette bonne occasion, pourront, pour régler le prix du passage, s'adresser au capitaine à son bord, ou aux consignataires, rue des Misiones n.º 75.

N. B : le dit capitaine Lacouture est également dispose à prendre des passagers pour Bayonne, et se chargerait, en tel cas, de leur transport par terre à ses frais.

AVIS.

Une dame possédant un procédé éprouvé par de nombreuses expériences, pour la guérison des cors, oignons, durillons, &c., informe le public qu'elle se transportera au domicile des personnes qui lui feront l'honneur de l'appeler. S'adresser à Mme. veuve Andrau à l'hôtel du Commerce numero 89 calle de las Piedras.

AVIS.



INTERESSANT pour ceux qui veulent être bien chaussés a bon marche.

Un trouvera un assortiment de souliers à Lotte en veau ciré pour le prix de deux patacons la paire, Rue 25 de Mai No. 299, maison de Sartori etc. en face de Messieurs Chauvin et Desmarie.

AVISO A LAS MADRES DE FAMILIA.

Una ama de leche joven, sana y buena las personas que la necesitan pueden ocurrir en la calle de la Ciudadela num. 193; casa del señor Lafon, cubo del sud.

A LOUER.

Une jolie petite chambre, ayant croisée et porte vitrées, très bien située. Elle peut suffire à deux hommes.

S'adresser au bureau du Patriote.

AVIS.

A vendre pour cause de départ un billard ustensiles de café, et de ménage, Kirch et fruits confits, au café de M. Moiseley, rue de la citadelle, No. 166, en face la maison de la Laphins.

A VIS.

On désire louer une ou plusieurs pièces dans une belle maison, rue du 25 de Mai. Les personnes qui en auraient besoin sont priées de s'adresser chez Monsieur Pablo Coiffeur, num. 208.

AVIS.

Ceux qui auront besoin d'une nourrice soit par chez soi ou soit pour dehors pourront s'adresser chez le Sieur Haurie maison afin rue de la Citadelle num. 193.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Les demoiselles Lesueur ont l'honneur de prévenir les parents de leurs élèves et ceux qui voudraient bien les honorer de leur confiance, qu'elles ont transféré leur Institution rue du 25 de mai 199. La maison de cet Institut est une des plus vastes et des plus commodes. On y reçoit des pensionnaires, demi pensionnaires et des externes dont l'éducation, pour être rendue plus prompte et

plus complete, est principalement soignée par les maitresses de pension, qui s'attachent toujours à mériter l'amitié reconnaissante de leurs élèves et à justifier la confiance de leurs parents.

Ces dames préviennent encore qu'elles ont reçu un assortiment de fausse bijouterie, de rubans et soieries pour chapeaux, canevases, laines, chenilles soies à broder, comme aussi les livres nécessaires à l'éducation de la jeunesse.

AVIS.

Mercredi 20 courant, a paru le PLAN TOPOGRAPHIQUE du Departement de Montevideo.

L'intérêt de ce travail se recommande aujourd'hui de lui même en vue des mouvements militaires des deux armées; il y a également la démarcation de leurs avant-postes respectifs.

Ce Plan d'une grande dimension se vendra au prix de 2 patacons a la librairie de M. Hernandez, et a la Lithographie de l'Etat, calle 25 de Mayo, No. 221.

AVIS.

POINTES DE PARIS ET SERRURES FRANCAISES.

On trouvera un grand assortiment de ces deux articles que l'on vendra en gros et en détail et à un prix très modéré dans le magasin de monsieur Ravière rue 25 mai n.º 299, maison de Sartori.

AVISO.

T A B L A

DEMOSTRATIVA DE LA LIQUIDACION DE HABERES MENSUALES.

Arreglada a la division de la moneda de la República, calculada desde 1 peso hasta 100, 105, 110, 115, 120 y 150, con el método para emplearse en la division de cualquier cantidad, y acompañada de la reduccion de patacones y onzas de oro, a pesos, reales, reis.

Esta obra de verdadera utilidad para toda clase de personas, por la economia de tiempo y de trabajo que proporciona en la contabilidad de los haberes mensuales, acaba de publicarse por la imprenta de la Caridad, y se halla de venta en la libreria de D. Jaime Hernandez, y en la de D. Pablo Domenech.

CONSERVES ALIMENTAIRES.

On trouvera chez MM. Portal Freres, rue Ituzaingo, autrefois rue S. Jean, num. 32, un grand assortiment de conserves alimentaires de J. Colin de Nantes a des prix tres moderes.

AVIS.

Dans la rue des Trente-Trois, numero 110 en face du café du Commerce, on vend de la glace, depuis onze heures du matin jusqu'à 10 heures et demie du soir, on vend aussi de la neige a toute heure du jour.

A VENDRE.

La pulperia la plus achalandée, rue des Trente-trois n.º 190, esquina de celpardo Buenos Ayres. S'adresser pour traicas a monsieur Michel Ovenard, négociant.

Le Propriétaire Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitutionnel, Rue de las Cámaras N.º 84